

LA FEMME DE VALEUR (PROV 31.10-31)¹

Notre texte est un poème acrostiche, c'est-à-dire un poème dont la première ligne débute par la première lettre de l'alphabet hébraïque, la deuxième par la deuxième lettre, et ainsi de suite, jusqu'à la 22^e lettre de l'alphabet hébraïque. L'auteur a donc mis au service de son message une forme littéraire rigoureuse, laquelle sied à évoquer la rigueur, la maîtrise, la discipline de celle dont il est question ici : « la femme de valeur » ou « la femme vaillante ». J'hésite entre ces deux traductions. Le masculin sert très souvent à qualifier le guerrier et là aussi, on peut hésiter : on peut traduire « valeureux guerrier », ou « vaillant guerrier ». La *Colombe* opte pour « femme de valeur », la *BFC* pour « femme vaillante ». La BS dans sa première édition avait opté pour femme vaillante. Les éditions plus récentes ont : « femme de valeur ». Le poème célèbre avant tout l'ardeur au travail, l'activité d'une femme qui sait tirer parti de son temps et ne perd aucune occasion de s'employer à des choses utiles, pour le bien des siens, de son foyer. La traduction « femme vaillante » convient bien à cet égard : on a affaire à une femme capable, efficace. L'autre traduction convient aussi : « femme de valeur ».

Pour éclairer le texte, il faut préciser quelle est l'optique du livre des Proverbes. Ce livre reprend l'enseignement qui était donné aux jeunes hommes des familles dirigeantes, lesquels étaient destinés à occuper de hautes fonctions à la cour du roi israélite. Il en découle que les femmes sont toujours considérées du point de vue des hommes dans le livre : comme des mères, ou des épouses. Ceci explique aussi que la femme dont notre texte nous fait le portrait appartient à une condition sociale aisée. L'un des buts de notre texte est sans doute de recommander aux jeunes gens destinés à exercer des responsabilités importantes dans le royaume, le genre de femme à rechercher comme épouse.

Pour recommander les qualités qu'il prise chez les femmes, l'auteur a choisi de nous faire le portrait d'une femme qui les manifeste, avec l'avantage d'une description très concrète. Mais en nous présentant un cas particulier, qui n'est pas celui de chacun, ou plutôt de chacune, le poème nous oblige à transposer, à adapter à la situation de chacun(e).

Repères

Essayons dans un premier temps de préciser un peu le cadre particulier dans lequel vit cette femme et de faire connaissance avec elle. Elle vit en Palestine, il y a plus de 2500 ans. Son mode de vie est donc différent de celui que nous connaissons. Elle a le privilège d'être mariée. D'autres, c'est en tout cas plus fréquent de nos jours qu'à l'époque biblique, ont le privilège du célibat : elles peuvent alors être des femmes de valeur pour d'autres, et pour l'Église. Elle a des enfants qu'elle a déjà élevés : le verset 28 nous parle de ses fils d'une manière qui laisse entendre que ce sont de « grands enfants », voire même des adultes, et le nombre et la diversité de ses activités témoignent de ce qu'elle n'en est plus à s'occuper de jeunes enfants. On peut donc se risquer à lui donner un âge : la quarantaine. D'autres indices le confirment. D'abord le fait que son mari est d'âge suffisamment mûr pour exercer des responsabilités importantes dans la cité : il fait partie des autorités locales (v.23). Elle n'est donc pas une toute jeune femme. Mais elle n'est pas non plus une femme âgée, car elle a encore suffisamment d'énergie pour de nombreuses activités. Le poème la prend à un moment particulier de la vie, à un âge où l'on est encore bien en possession de

¹ Cf. *Le Lien fraternel*, mai 1988.

ses moyens, et en même temps auquel on a acquis une bonne dose de maturité et d'expérience. Cette femme a donc eu le temps de devenir ce qu'elle est (cf. v.29 : elle « surpasse les jeunes filles », sans doute parce qu'elle a acquis de l'expérience et forgé son caractère au cours des années). C'est aussi un âge auquel elle est disponible, puisqu'elle a élevé ses enfants.

Cette femme a en outre une condition sociale privilégiée : elle a des ressources, des biens importants. Elle a des servantes (de ce côté-là, les femmes modernes n'ont rien à lui envier: elles ont aussi les leurs, à la différence qu'autrefois on donnait des ordres à ses servantes, tandis qu'aujourd'hui, on appuie sur des boutons pour les faire fonctionner). Elle jouit encore d'une bonne santé. Elle possède aussi des dons variés, des capacités et des compétences, qui font d'elle, par exemple, une vraie femme d'affaires.

Toutes celles qui se trouvent ici n'ont pas la même situation familiale, la même condition sociale, le même âge, la même santé, ni les mêmes capacités. C'est pourquoi cet exemple concret ne peut être repris tel quel pour chaque cas : il doit être transposé, adapté au cas de chacune.

Équilibres

Ceci dit, nous pouvons tenter de dégager l'enseignement de ce texte. Il parle d'abord des femmes. Mais nous trouvons aussi des choses pour les messieurs, et ce, dès le verset 11.

En effet, les versets 11-12 nous présentent un aspect de la relation de cette femme avec son mari. D'autres textes bibliques évoquent d'autres aspects de la vie de couple. Ici c'est avant tout l'activité de l'épouse qui est envisagée. Mais notre texte ne doit donc pas être isolé du reste de l'Écriture, comme si l'on avait ici tout l'enseignement biblique sur le couple. Ailleurs sont évoquées la communion entre mari et femme, la joie d'être ensemble, la vie commune (Pr 5.15-19 ; Ct). Cet autre aspect n'apparaît pas dans notre texte, mais il ne faut pas oublier qu'il existe aussi dans l'Écriture.

Nous lisons d'abord : *son mari a pleine confiance en elle* (v. 11a). La femme de valeur a su participer au tissage d'une relation de confiance avec son mari, et être pour lui cette aide sur laquelle il peut compter. En manifestant ses dons, ses compétences, en les utilisant, en les mettant au service du foyer, en se montrant active, travailleuse, elle a gagné sa confiance.

Mais ceci présuppose que son mari a fait valoir les dons et les compétences de son épouse, qu'il a cherché à les découvrir et a donné à sa femme la possibilité de les mettre en œuvre. Il l'a ainsi valorisée. Il a confiance en elle : il n'est donc pas toujours derrière elle à vérifier ce qu'elle fait, ou à lui donner des ordres. Au contraire, il lui laisse un large champ de manœuvre. Il ne pense pas pour elle, ne décide pas tout à sa place, mais la laisse prendre de nombreuses initiatives, gérer ses biens, prendre des décisions. Elle n'est pas enfermée à la maison (v. 13), et ses responsabilités sont nombreuses et importantes (v. 15c,16,27a). Loin de la cantonner dans des tâches ingrates, son mari a su mettre pleinement en valeur la personnalité de sa femme avec ses richesses diversifiées. Il lui a permis de s'épanouir, de faire des choses intéressantes, utiles et profitables (v. 11 b), et d'avoir ainsi la joie de récolter le fruit de son travail.

Telle est la part qui incombe à chaque mari : donner à sa femme la possibilité de faire valoir ses compétences, et ainsi de s'épanouir. Dans chaque couple, cette

répartition des tâches, des responsabilités, des initiatives et des décisions est à faire et doit se faire différemment. Elle varie de plus pour un même couple avec le temps, suivant les circonstances. Dans chaque couple, il doit y avoir cette recherche, à deux, des rôles que chacun va remplir, suivant ses aptitudes. Nous, maris, sachons veiller ainsi à l'épanouissement de notre épouse !

Symétriquement, nous constatons que, tout en étant cette femme responsable cette « femme d'affaires », qui prend des initiatives, la femme de notre texte est, comme le dirait le langage du Nouveau Testament, « soumise à son mari ». Mais qu'est-ce que cela signifie ? Non pas qu'elle s'écrase devant lui. Mais tout simplement que dans tout ce qu'elle fait, dans son travail, ses activités diverses, elle est tournée vers son mari : *Elle travaille pour son bien* (v. 12, il s'agit, dans l'original, du bien du mari).

Elle travaille, oui ! Mais pas avec l'état d'esprit de ces femmes qui prennent une profession pour conserver leur indépendance. Elle travaille par amour pour son mari, dans le but de lui faire du bien. Ainsi s'inscrit-elle dans une attitude de soumission, volontaire et –on le verra–, joyeuse. Elle le fait d'autant mieux que son mari l'aime, lui fait confiance, et lui donne la possibilité de s'épanouir par son activité, par une vie riche et intéressante.

Activité

Voyons maintenant à quoi s'occupe cette femme. Remarquons d'abord qu'elle ne se contente pas de donner des ordres à ses servantes. Elle met la main à la pâte (v. 13,18b-19,22). Elle habille les siens d'un linge de qualité, et de vêtements dignes des meilleurs couturiers (v. 22) ; elle assure leur nourriture (v. 14-15). Elle s'occupe donc des besoins de sa famille et de tous ceux qui vivent sous son toit.

Mais elle ne fait pas tout elle-même. Elle a ses servantes et une part de son activité consiste à assurer la bonne marche de sa maison. Elle doit préparer et organiser le travail de ses servantes, veiller à ce que tout soit fait, en temps voulu (v. 15,27a). Elle exerce donc les fonctions de chef d'atelier.

Elle fait aussi des affaires. Elle ne travaille pas uniquement pour vêtir son foyer. Elle vend les produits de son travail, produits de qualité appréciés par les marchands de passage (v. 24). L'argent recueilli ne dort pas dans un bas de laine. Il est aussitôt investi. Elle fait de bons placements, qui rapporteront à leur tour (v. 16). Elle rencontre le succès en affaires (v. 18a), mais cela ne l'amène pas à s'endormir sur ses lauriers, et c'est immédiatement après avoir constaté son efficacité que l'auteur souligne : *sa lampe ne s'éteint pas de /a nuit* (v. 18b).

Voici donc une femme au foyer qui ne tue pas les heures devant la télévision, ou qui ne passe pas son temps à se répandre en vains commérages, ou autres bavardages inutiles. Elle ne connaît pas l'oisiveté. Bien qu'elle ait élevé ses enfants, elle trouve à s'occuper, et le poème s'attache à le relever (v. 15a,18b,27b).

En lisant ce texte, on peut avoir l'impression de se trouver en face d'une super-femme, à la résistance physique exceptionnelle. Ce n'est pourtant pas si loin de nous. Je connais une brave paysanne mennonite qui, au moment de l'été où le travail battait son plein, était encore dans son potager, à s'occuper de ses légumes, à deux heures du matin, alors que toute la maisonnée dormait. Et ce n'était pas pour faire ensuite la grasse matinée. Dix ans plus tard, elle ne pouvait plus le faire. L'âge et la santé jouent, ainsi peut-être qu'un certain mode de vie qui favorise mieux ce genre de chose. Ce

n'est pas donné à tous, ni à toutes. Mais il faut retenir l'esprit du texte : cette femme met à profit, et de façon utile, l'énergie et les capacités dont elle dispose, dont le temps dont elle dispose. Il n'est pas tant question de quantité que de bonne gestion de son temps.

État d'esprit

Dans quel état d'esprit notre « femme de valeur » accomplit-elle ses diverses tâches ? Dans la joie (v. 13b). Elle ne perd pas de temps à se plaindre, à rechigner contre ses corvées parfois ingrates. Elle a su trouver de l'intérêt à ce qu'elle fait (son mari y est certainement pour quelque chose), et elle le fait joyeusement.

Cette joie est due au fait qu'elle récolte le fruit de son travail (v. 11b,16,31), que son travail lui assure la sécurité (v. 21,25b), qu'elle trouve du plaisir à ce qu'elle accomplit : les beaux vêtements de qualité par exemple. Sa joie vient de ce qu'elle travaille par amour pour les autres. Son activité est en effet orientée vers les autres ; elle s'est mise au service des autres.

Au service de son mari d'abord, au bien duquel elle travaille tous les jours de sa vie (v. 12). La position sociale de son mari (v. 23) peut en être un résultat. Le contexte suggère qu'elle n'est pas pour rien dans son accession au rang d'ancien local. Il peut en effet d'autant mieux s'occuper des affaires de la cité qu'il a confiance en sa femme et lui délègue de nombreuses responsabilités au foyer (ce qui ne veut pas dire qu'il y abandonne les siennes). Bon nombre d'épouses de serviteurs de Dieu ont décuplé le ministère de leur mari. Le rôle d'un homme dans la société ou dans l'Église dépend pour beaucoup de son épouse.

La femme de valeur fait encore du bien à ses enfants, qui lui en sont reconnaissants, et à tous les gens de sa maison, envers lesquels elle assume ses responsabilités, en veillant à ce que chacun ait selon ses besoins et à ce que tout marche pour le mieux.

Cette femme travaille donc, mais en étant tournée vers son foyer, et non comme celles dont la profession est un moyen de fuir leur foyer. Là réside la différence entre l'esprit du monde moderne et l'enseignement biblique. Dieu veut que l'épouse trouve son épanouissement (et qu'elle le trouve réellement) dans une vie qui est bénéfique à son mari et à ses enfants. Car l'Écriture enseigne que la vocation terrestre première de la mère de famille la tourne vers son mari et ses enfants (Gn 1-3 ; Tt 2.3-5)². Lorsque se pose la question de la profession de l'épouse ou de la mère de famille, la réponse doit tenir compte de ce principe : on se posera alors les questions suivantes. Quels sont les motivations, les buts recherchés ? Est-ce le bien du foyer, de la famille ?

Générosité

Notre femme de valeur n'est cependant pas confinée à la maison. Elle a des contacts avec l'extérieur, et pas seulement pour ses affaires. Elle s'est mise au service des autres, en dehors du cadre familial, et leur fait aussi du bien. Elle n'est pas repliée sur son foyer : *elle ouvre sa main au misérable et la tend au pauvre* (v. 20), et on la voit même faire de la cure d'âme (v. 26).

² Voir à ce propos l'article « Homme et femme », *Dictionnaire de Théologie Biblique*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2006.

Elle fait ainsi preuve de générosité, et, si elle en a la possibilité, c'est grâce au fruit de son travail. Elle dispose de moyens pour soulager la misère. Elle ne peut le faire que dans la mesure où elle s'occupe d'abord bien de ses propres affaires et de sa maison. Et l'un ne doit pas aller sans l'autre. Le service des autres ne doit pas être l'occasion d'esquiver ses responsabilités envers son foyer, voire même une fuite de son foyer. Ni négligence des siens, ni repli sur les siens !

De même, c'est dans la mesure où cette femme s'occupe bien de sa propre maison qu'elle va ensuite donner de bons conseils, des conseils qui seront recherchés. Le verset 26 laisse apparaître une autre activité de cette femme, qui suppose d'autres qualités personnelles. Loin d'être une demeurée, ignorante, sans culture, *elle ouvre la bouche avec sagesse et dispense une instruction avec bonté*. Comme plus tard Priscille, elle a un rôle d'enseignement. Elle dispense une instruction *avec bonté*, dans le souci de l'intérêt de ceux qu'elle enseigne. Elle possède *la sagesse*, qui dans l'Écriture est la faculté d'appliquer l'instruction au cas particulier, de discerner comment mettre en œuvre l'enseignement et le savoir dans la vie de tous les jours. Voilà donc qui vient encore diversifier le champ d'activité de la femme de valeur. Et je pense encore ici à ma brave paysanne mennonite. Sa maison était souvent ouverte à des jeunes qui venaient travailler pour un temps sur la ferme, parfois des jeunes un peu paumés. Et le soir, après le dîner, cette femme prenait du temps pour écouter, pour dialoguer avec eux.

La femme de valeur a su mettre à profit les compétences que le Seigneur lui a accordées dans divers domaines, et s'adonner à des activités utiles. Elle a évité le piège dans lequel tombent celles qui consacrent tout leur temps à la cuisine et au ménage. Elle a trouvé un équilibre, celui qui lui seyait dans sa situation propre. Elle a trouvé sa place. On pourrait dire qu'elle est à la fois Marthe et Marie, ou peut-être ni l'une ni l'autre.

Clés

Le verset 30 nous livre son secret : sa foi au Seigneur. C'est grâce au Seigneur qu'elle est devenue ce qu'elle est. C'est avec sa force qu'elle accomplit ses diverses tâches, dans l'obéissance au Seigneur et la communion avec lui. Là réside le secret de sa vie épanouie et de sa réussite. C'est aussi dans la mesure où elle vit pour le Seigneur qu'elle se met au service de son mari, de ses enfants, des gens de sa maison et des autres, avec amour ; l'un et l'autre vont de pair. Dieu dans sa vie : c'est lui qui fait toute la différence !

Je relèverai encore un point. L'un des facteurs qui contribuent à la joie et au bonheur de cette femme, c'est la reconnaissance de son mari et de ses enfants envers elle. Se savoir appréciée l'aide à accomplir ses tâches quotidiennes dans la bonne humeur (v. 28-29). La *Semeur* et plusieurs autres traductions (*TOB* et la *BFC*) présentent le verset 29 comme l'expression du mari faisant l'éloge de sa femme : elle est pour lui la meilleure des femmes, celle qui surpasse sans conteste toutes les autres.

Ce poème n'est donc pas là pour que nous, maris ou enfants, nous le brandissions au nez de nos épouses ou de nos mères, en leur disant : « Regarde ! C'est comme cela que tu devrais être ! » Nous, les maris et les enfants, il nous exhorte bien plutôt à la reconnaissance envers nos épouses et nos mères pour leur labeur et pour le bien qu'elles nous font. Nous contribuerons ainsi à leur épanouissement et leur rendrons la

tâche plus légère. Nos mères, nos épouses, ne sont-elles pas des femmes de valeur, à leur façon ?

Il est dit de Déborah qu'elle était comme une mère en Israël (Jg 5.7). Certaines femmes peuvent être comme une mère pour certains dans l'Église. Il n'est pas question des enfants de Déborah. Des femmes célibataires, ou des femmes n'ayant pas d'enfants peuvent aussi être comme des mères dans l'Église. Et il est bon que l'Église leur témoigne reconnaissance à elles aussi.

Aussi n'est-ce pas une mauvaise chose si, en un dimanche comme aujourd'hui, nous fêtons les mères. Au contraire, il est bon de marquer ainsi le coup, de faire quelque chose de spécial, à condition que ce quelque chose soit l'expression d'une reconnaissance, non pas d'un jour par an seulement, mais de tous les jours, car, selon le verset 12, c'est tous les jours qu'elles nous font du bien ; donc à condition que notre reconnaissance apparaisse tout au long de l'année.

Sylvain Romerowski